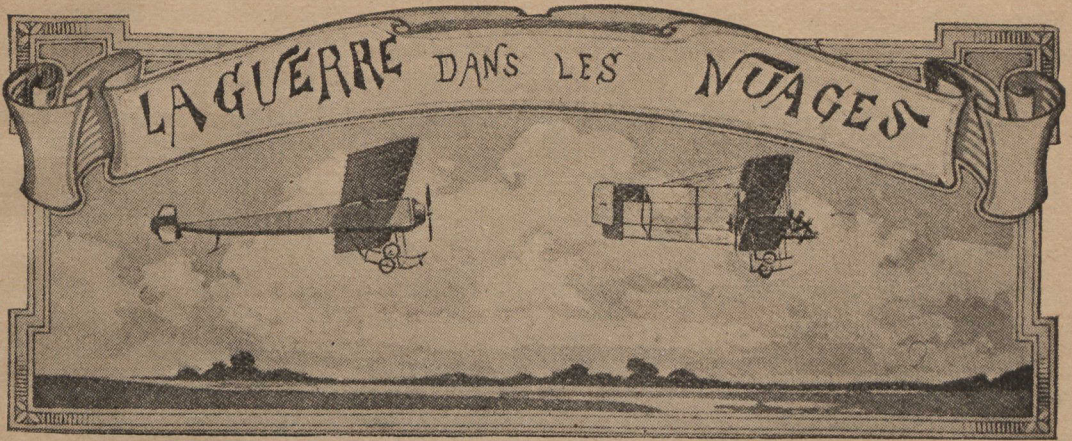




L'ETREINTE DU MORT

LE 22 août 1915, dans une escadrille du Nord, en France, arrivait un nouvel observateur d'artillerie, le lieutenant Cabanes, jeune homme de grande valeur sorti de l'Ecole polytechnique juste avant la guerre.

Il venait se faire porter sur les contrôles de son unité et se préparait à partir en permission, la première depuis la mobilisation. Il tenait cependant, le lendemain, avant de prendre le train qui devait le conduire auprès des siens, à visiter en avion le secteur où il serait chargé d'opérer. Son capitaine lui désignait comme pilote un caporal récemment breveté, qui avait souvent déjà donné des preuves de sa bravoure et de son habileté.

Il est 6 heures du soir. Le soleil baisse à l'horizon, immense globe rouge commençant à s'éteindre. Le Maurice Farman glisse sur le sol et s'élève. Il passe à 6500 pieds au-dessus d'A... Près de cette ville où, d'ordinaire, le pilote n'a jamais essuyé le feu des canons, une cinquantaine d'obus sont tout à coup tirés contre lui. Il y a là une batterie que les Alle-

mands viennent d'amener et dont les pointeurs semblent redoutables.

L'avion est encadré d'une façon rigoureuse et pleine de précision. L'observateur fait connaissance avec la mitraille ennemie; quant au pilote, il se demande s'il ne va pas être abattu. Il regarde avec angoisse, à terre, les flammes des coups et vit chaque fois sept ou huit secondes lugubres en attendant l'éclatement. L'obus qui monte n'est-il pas celui qui va le pulvériser?

Très crâne, Cabanes inscrit sur sa carte l'emplacement des pièces, puis, lorsque le biplan est sorti de la zone dangereuse, il se penche vers son camarade:

— Nous venons de prendre quelque chose! dit-il.

Et, aussitôt après:

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ça, là-bas?

Il désigne du doigt un petit point noir rapide qui semble venir vers eux. Tout d'abord, l'aviateur croit qu'il s'agit d'un Morane-Saulnier croisant dans ces parages, rentrant à son port d'attache et pro-